



Rencontres culturelles d'un seuil à l'autre

Jacqueline BERGERON
Septembre 2015

La question des seuils appelle un regard pluridisciplinaire conviant principalement la philosophie, la psychanalyse, l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, l'économie. Aborder les seuils c'est aussi observer les territoires et leurs évolutions en ces temps d'importantes mutations, c'est interroger l'espace entre public et privé, la séparation entre un dedans et un dehors. C'est encore jeter un regard à l'art et à la littérature car le seuil est à la fois image et réalité. C'est enfin convoquer les sciences de l'éducation si l'on souhaite interroger la nature des apprentissages qui se développent au cœur des espaces interstitiels que constituent les seuils culturels. Nous empruntons prioritairement mais non exclusivement cette voie pour approcher ces seuils en tant que leviers d'apprentissages, porteurs de marqueurs identitaires singuliers qu'il convient d'apprécier, de reconnaître tout au long des parcours de vies de plus en plus mobiles au sein de notre monde contemporain.

Quand il est question de seuils culturels

Si la notion de seuil semble porter en elle l'idée de clôture c'est tout l'inverse quand on aborde le seuil sous la multitude d'angles qui peut le définir. Il échappe au saisissement, se nourrit du



sentiment de la séparation comme du désir de franchissement, d'élancée vers l'horizon. En ce sens les seuils n'ont de cesse de naître, d'évoluer, de disparaître parfois, d'être déplacés, souvent remodelés : séparations visibles ou invisibles, de la pensée, de l'imaginaire, du réel connu et de l'inconnu, le seuil comporte des limites qui séparent ou relient, des frontières géographiques à notre porte ou bien plus lointaines. Si les seuils délimitent des lieux, posent parfois des bornes ou encore des balises, le croisement entre différentes cultures au sein de notre monde contemporain mouvant se joue à merveille de ces limites, les bouscule, les dépasse, reforme, transforme les repères rendant incertaine la notion d'appartenance. Au cœur de ces variations incroyablement vives s'ouvrent de belles perspectives pour et par l'apprentissage qu'il faut entendre ici comme une invitation à entrer dans un nouvel espace cognitif ancré sur l'expérience du sujet, émanant des multiples interactions sociales, des rapports des uns avec les autres s'inscrivant dans un tissage/métissage culturel et interrogeant la relation dialectique entre le soi et l'autre. Rencontrer l'autre dans sa culture engage ainsi à franchir le seuil et les interactions culturelles forcent l'apprentissage par leurs dimensions sociale et collaborative. C'est dans le moment du passage du seuil et par la fonction de lien et de séparateur qu'un autre état du monde apparaît : entre deux cultures, ni l'une ni l'autre, au cœur d'un espace singulier de création, le seuil devient lieu de traduction, d'hésitation, de transformation. En cela il mérite que l'on s'y arrête comme dans un entre deux



appartenances, cet espace de transformation permet de revivre, à l'aune d'une autre culture et par une lecture auto-narrative, l'expérience de sa propre culture sans avoir nécessairement à s'identifier à celle de l'autre. Pour que cela soit possible, il faut cependant et d'abord « appartenir à » ... il m'a été donné de constater lorsque je travaillais avec des enfants sans famille combien ils n'avaient de cesse d'être en quête d'appartenance, et combien cette quête rendait impossible le passage d'un état à l'autre par le franchissement de seuils : de l'enfance à l'adolescence, de l'espace public (la rue) à l'espace privé (qui n'existait pas pour eux) ou encore d'envisager un déplacement d'un lieu à un autre. Cette quête d'appartenance freinait la construction de repères, allant même jusqu'à gommer la perception possible de la notion de seuil, donc de limites. Ainsi l'appartenance à une famille, à une culture pourvue de différents marqueurs (linguistiques, sociaux, affectifs...), pourrait être considérée comme un préalable au franchissement du seuil : pour aborder les limites il faut en avoir pleinement conscience. Ces appartenances nous façonnent, nous structurent mais elles sont aussi réductrices si on ne s'en éloigne jamais. Si appartenir à une culture m'aide à construire ma personnalité, il est incontournable que je m'invite moi-même à rencontrer d'autres cultures pour me permettre de me tourner vers l'extérieur. La question de la rencontre, de l'aller vers est donc très importante : devenu moi-même il est urgent que je parte à la rencontre de l'autre tout en restant moi-même. C'est à cet endroit, à ce moment précis

d'ouverture cognitive et sociale que les seuils culturels interviennent avec bonheur : lieux de rencontres, ils ouvrent un espace singulier, constituent en quelque sorte des contenants de pensée¹ (GIBELLO), un espace où il est possible de comprendre l'étrangeté de l'autre sans qu'elle nous effraie. Dans cette acception, le seuil culturel est à la fois lieu d'ouverture et de fermeture, jonction et disjonction : ouverture car la seule façon de s'enrichir de la culture de l'autre c'est de s'ouvrir à l'inconnu, mais cette ouverture ne peut être totale sans risque d'une « décomposition » culturelle et je vais donc y adjoindre une forme de fermeture qui me permettra de garder le sens de mon appartenance culturelle et de maintenir ma structure identitaire. La jonction entre deux cultures devient possible au cœur des seuils culturels, mais il faut pour cela risquer la disjonction de ses propres repères identitaires. C'est dans cet espace interstitiel infinitésimal du seuil culturel que s'offre la possibilité du dialogue au sens de l'échange et qu'une culture peut se diversifier

¹ les contenants de pensée sont des systèmes dynamiques par lesquels des contenus de pensée peuvent prendre sens, être compris, mémorisés et communiqués. La pensée procède de trois sources archaïques, constituant un flux que les effets de langage, de symbole et de groupe vont organiser dans la perspective culturelle de chacun. Un contenu de pensée est insensé, insignifiant tant qu'il n'a pas été transformé ou traité par un ou plusieurs contenants de pensée. Les contenants archaïques lui donnent sens par rapport au triple système de références sexuelles, cognitives et narcissiques. Les contenants symboliques complexes en permettent l'évocation, en facilitent la mémorisation, la communication à autrui, et la figuration. Les contenants **groupaux sociaux culturels le situent comme banal ou étrange dans la culture du sujet, voire comme inacceptable, révolutionnaire ou conformiste**

par un métissage créateur d'une identité progressivement recomposée. Encore faut-il que le sujet puisse adapter sa durée intérieure au changement progressif vers lequel invite le passage du seuil par une perception harmonisée entre le perçu de l'autre, (celui qui est de l'autre côté du seuil) et son propre vécu. Dès lors les seuils culturels deviennent lieux d'apprentissage et si l'on pense la dimension interculturelle dans sa composante transfrontalière, ils offrent la possibilité de dépasser une vision ethno-centrée en intégrant la singularité de l'autre.

Lorsque les seuils culturels interpellent la notion d'identité

A l'évidence la notion d'identité se trouve bousculée à l'orée du seuil culturel, dans cet entre-deux où les réalités humaines ne sont ni identiques ni transférables d'une culture à l'autre. Chacun en fonction de son histoire et de son appartenance va chercher à répondre à la question « qui est cet autre » ?

Erikson définit l'identité personnelle à travers les caractéristiques qu'un individu fait siennes et auxquelles il accorde une valeur de reconnaissance. Il met ainsi en avant la confiance en soi, le caractère stable des éléments individuels, l'intégration du moi, l'adhésion aux valeurs d'un groupe qu'il définit comme caractères essentiels de l'identité. Bien d'autres critères peuvent être énoncés pour définir l'identité, ils sont le plus souvent dépendants du contexte dans lequel nous nous trouvons. Il est donc pertinent de parler des identités plus que de l'identité, c'est

celle qui renvoie aux référents d'ordre culturel qui se trouve interpellée sur le seuil culturel. Sans revenir sur un débat sans doute dépassé aujourd'hui par toute une réflexion conduite depuis plusieurs années sur la notion de multi appartenances, la question reste posée de la définition du sujet qui traverse plusieurs seuils culturels et multiplie ses affiliations au gré de parcours de vie de plus en plus diversifiés à l'échelle mondiale. On peut interroger en particulier comment certains aspects du psychisme sont le résultat d'une élaboration sociale cristallisée dans les cultures traversées par le sujet et peuvent conduire à une instabilité, voir à une incapacité à s'inscrire dans le réel. Le phénomène de mondialisation pose avec plus d'acuité cette question dès lors qu'il accélère déplacements, diversité, métissage, uniformisation, reconfigurations identitaires.

Ainsi les tensions qui se manifestent à la croisée de plusieurs cultures interrogent le sens et les modalités d'une forme d'inclusion : appartient-on à l'une ou l'autre, à plusieurs cultures ? Peut-on trouver dans l'espace interstitiel des seuils culturels le moyen de nuancer sa pensée, de se préserver des excès de pouvoir exercés par l'une ou l'autre culture, est-il possible d'exclure une direction unique pour prendre en compte la multitude, la variété comme sources d'apprentissages et ainsi développer sa capacité d'adaptation (au sens Piagétien du terme)

² <https://www.youtube.com/watch?v=CI3hYKYbqLk>



? Peut-on se sentir totalement libre vis-à-vis de sa culture d'origine tout en gardant sa substance, celle qui nous a été transmise à travers des marqueurs identitaires significatifs de l'appartenance ? Le seuil culturel peut être envisagé comme un espace au sein duquel mettre en travail ces questions. Lieu ouvrant sur la rencontre avec d'autres cultures, il permet de se lier mais laisse la possibilité de se délier de l'autre, de rester soi par la conscientisation possible des états de perception de l'autre culture. Il ouvre finalement une voie intermédiaire sans obliger au changement radical, au glissement vers l'autre culture, il est un lieu de « flottement », un espace d'interactions entre plusieurs cultures, il ne contraint pas au changement brusque et radical mais permet néanmoins que les connexions s'établissent dans un mouvement de communication empathique. Ce mouvement ne peut cependant s'envisager sans remettre en question ses appartenances, sans questionner sa représentation de soi qu'il faut partager avec l'autre dans cet espace interstitiel du seuil au moment de la rencontre. Le seuil culturel est donc aussi un lieu de déséquilibre identitaire, il remet en question sa propre orientation biographique, de type communautaire (DUBAR) parce que provoque les interactions avec les autres cultures. Il peut être considéré comme un lieu qui interpelle le rapport dialectique entre ce que je revendique d'être et ce que l'autre souhaite m'attribuer comme éléments catégoriels de sa propre identité culturelle.

Il est question d'apprentissages dans l'espace interstitiel du seuil culturel

C'est à l'endroit de ce déséquilibre identitaire, qu'un enrichissement cognitif peut se produire. Qu'ai-je à apprendre de l'autre ? Cette question fonde l'apprentissage au cœur des seuils culturels, elle situe la culture comme ressource éducative et formative, elle décline les compétences culturelles comme leviers d'une expérience accessible, transmissible. Ces « réservoirs d'expérience » constituent une véritable dynamique d'acquisitions informelles³, ils forcent à un aménagement de son appartenance culturelle, à sa transformation (visible ou non, voulue ou non) par les interactions avec d'autres systèmes de pensée. Ce sont des savoirs ordinaires ou invisibles qui émanent des rencontres sur les seuils culturels, ils émergent à partir d'activités de la vie quotidienne (famille, quartiers, pratiques sociales..), ils sont le plus souvent non intentionnels et non conscientisés, c'est pourquoi nous pouvons les nommer savoirs invisibles. Prendre en compte, voir favoriser ces savoirs c'est être le promoteur d'une vision de l'homme en devenir, il est ainsi nécessaire de développer et surtout de mettre en valeur ces terrains que sont les seuils culturels afin d'offrir à tous ceux qui s'y trouvent confrontés le moyen d'un apprentissage

³ Les acquisitions informelles se déroulent généralement en dehors des établissements ayant un statut institutionnel pour former, elles trouvent leur origine à travers des activités journalières sociales, culturelles, professionnelles très variées. On pourrait les nommer apprentissages autonomes, autodirigés, pratiques....

fonctionnant par la mise en relation d'individus dans un espace au fort potentiel d'échange de savoirs et de partage d'expériences.

Si les apprentissages formels obéissent à une codification bien établie avec des programmes, des objectifs, des lieux connotés pour apprendre (classe, centre de formation, universités...), des découpages et une temporalité préétablis qui permettent de les repérer, les acquisitions informelles se laissent moins facilement saisir. Elles sont le plus souvent abordées en négatif des apprentissages formels dans les récits de vie : ce savoir-là, je ne l'ai pas acquis à l'école C'est au travers de l'expérience, elle-même décrite au travers de situations problèmes interpellant sa propre identité que se révèlent ces connaissances informelles.

Ainsi au cœur de ces environnements particuliers que sont les seuils culturels chaque individu peut être autodidacte en fonction de ses besoins, de ses motivations, de son propre récit. On peut alors supposer que les différentes cultures sont autant d'occasion d'apprendre, le dialogue entre cultures une opportunité pour rassembler des savoirs morcelés, disjoints, compartimentés (MORIN) en les inscrivant dans une approche transdisciplinaire permettant à chacun de construire le sens d'un apprentissage.

En observant de plus près la spécificité de cette démarche d'apprentissage sur les seuils culturels, on s'aperçoit que derrière cette « non intention » d'apprendre se dissimule souvent une forte motivation, (mouvement énergétique de l'apprentissage) qui se traduit par une volonté de construire sa relation à l'autre dans son

étrangeté, de trouver sa place et son appartenance à un groupe, de s'enraciner en étant en situation de déplacement culturel, in fine il s'agit bien d'une reconfiguration identitaire.

Ces apprentissages fortuits, que l'individu va effectuer au détour dans cet entre-deux qu'est le seuil culturel déclenchent une sorte d'insight, un éclair de compréhension qui révèle, au sens photographique du terme, la connaissance. Par cette démarche d'apprentissage l'individu devient rapidement capable d'un transfert cognitif, ses savoirs invisibles sont le plus souvent et de façon inconsciente mis au service de son autonomie pour aller du connu vers l'inconnu et appréhender une situation que nous nommerons interculturelle dans sa réalité sociale, économique, langagière, politique, géographique.

Ce mouvement apprenant s'inscrit dans une approche socioconstructiviste, la zone proximale de développement (VIGOTSKI) ⁴ ici représentée par le seuil culturel y joue un rôle essentiel, elle offre la possibilité d'un apprentissage par « contournement » du chemin classique de l'apprendre.

Il s'agit d'un apprentissage nomade, les savoirs émergent de trajectoires individuelles au fil de leçons de vie, de rencontres marquantes, de temps d'apprentissage exacerbés qui ont influencé la motivation profonde de l'individu et sa façon

4 La Zone Proximale de Développement est la distance entre le niveau de développement actuel tel qu'on peut le déterminer à travers la façon dont l'apprenant résout des problèmes seul et le niveau de développement potentiel tel qu'on peut le déterminer à travers la façon dont il résout des problèmes lorsqu'il est assisté par d'autres ou collabore avec des pairs plus avancés.

d'appréhender le monde dans cet instant du seuil où une connaissance n'est plus et une autre connaissance n'est pas encore.

Les savoirs émanant des seuils culturels ne peuvent être inscrits au sein de temporalités bornées, ce qui peut, en partie, expliquer qu'il soit difficile de les identifier, ils restent le plus souvent invisibles, disséminés et, conséquemment peu valorisés par la communauté scientifique et plus généralement dans la société. L'étude des espaces singuliers d'apprentissage que constituent les seuils culturels devrait ouvrir une voie pour mieux comprendre quels sont les impacts de ces savoirs endogènes dans différents domaines (éducation, santé, politique, religions, medias...) de la société. Nous posons l'hypothèse qu'émergera de cette étude la construction d'un savoir partagé en quelque sorte transdisciplinaire marqueur commun d'un « lifewide learning », un « apprentissage embrassant tous les aspects de la vie ». Nous sommes loin ici du courant culturaliste des années 1940, qui envisageait l'apprentissage au passage des seuils culturels comme une acculturation traduite par la domination d'une culture sur une autre, l'une perdant sa substance originelle au contact de l'autre.

